

## I

Après ce qu'on appela la bataille du Portail sombre, Breen resta à la Capitale pendant trois semaines. Les premiers jours furent aussi douloureux qu'on pouvait s'y attendre. Elle aida à soigner les blessés et à ramener des champs de bataille les morts couverts de cendres et de sang.

Elle soutint sa plus vieille amie, Morena, pendant qu'elle pleurait sans relâche la perte de son frère. Elle-même en proie à un chagrin déchirant, elle fit de son mieux pour reconforter les parents de Phelin, consoler sa femme enceinte, son frère et la famille de son frère ainsi que ses grands-parents.

Elle venait tout juste de se souvenir de lui, de le retrouver après tant d'années, et maintenant il avait disparu, il était mort en défendant Talamh contre les forces déployées par son grand-père.

Elle était aux côtés de la famille lors de l'Adieu, soutenue par Harken tandis qu'elle serrait la main de Morena dans la sienne.

Le chagrin de son amie la submergea comme un raz-de-marée tandis que les cendres de Phelin, et de tant d'autres, s'envolaient au-dessus d'une mer d'urnes brandies par les proches.

Elle serra étroitement Morena dans ses bras avant que son amie reprenne le chemin de la vallée en compagnie de Harken. Et, consciente de leur peine, elle regarda Finola et Seamus qui, main dans la main, déployaient leurs ailes avant de s'envoler à leur suite.

Comme Keegan était occupé par les réunions du Conseil et les patrouilles, elle rendit visite aux endeuillés, absorbant tant de chagrin qu'elle craignait parfois de se noyer dans les larmes.

La première semaine passée, elle encouragea Marco à retourner à Fey Cottage.

— Je reste avec mon amie, répondit-il, la mâchoire crispée sous sa barbichette.

Ayant deviné sa réaction, elle s’y était préparée. Ils se tenaient sur le pont sous le château, observant Boulet, l’épagnéul d’eau irlandais de Breen, nager et batifoler dans l’eau. Elle passa le bras sous celui de Marco – son ami le plus proche, songea-t-elle, un ami qui l’avait toujours soutenue et sur lequel elle pourrait compter jusqu’au bout. Il le lui avait encore prouvé en s’embarquant dans un autre monde avec elle.

— Ton amie se débrouille très bien.

— Loin de là. Tu es épuisée, Breen, à force de te battre sur tous les fronts.

— Tout le monde a affronté beaucoup de choses, Marco. Toi...

— J’ai aidé, d’accord.

Il porta son regard vers un terrain où l’on s’entraînait à l’épée, au combat à mains nues et à l’arc. Et il se rappela le sang et les corps qui y étaient encore éparpillés, peu de temps auparavant.

Il n’oublierait jamais.

— J’ai aidé, répéta-t-il, mais tu endures plus que tout le monde, et tu endures ici.

Il se tapota le cœur.

— Odran a fait ça, tout ça, pour m’atteindre. Ce n’est peut-être pas ma faute, ajouta-t-elle avant qu’il puisse reprendre la parole, ni celle de mon père, ni de ma mère, ni de mamie, mais ça ne change rien au fait que tant de personnes sont mortes parce qu’Odran me veut, moi, ce que je suis, ce que je possède. Si je peux atténuer un peu de la détresse, ne serait-ce qu’un instant, en l’absorbant en moi, c’est ce que je dois faire.

Il lâcha sa main et l’attira dans ses bras.

— Et c’est pour ça que je reste.

— Et c'est pour ça que tu dois rentrer. (Elle leva une main et lui caressa la joue, le regard plongé dans ses yeux marron remplis de compassion.) Moi, je sens qu'il faut que je reste encore un peu. Et pourtant, je voudrais t'accompagner, être là pour Morena, pour Finola et Seamus. Ils sont ma famille, Marco, et je ne suis pas à leurs côtés.

— Tu l'étais, et ils savent que tu es ici pour les parents de Phelin, pour sa femme et son frère.

— Tu as raison. Mais toi, Marco, sois présent à ma place. Pour la vallée. Rentre avec Brian. Ici, les pertes sont trop grandes.

— Je te signale que Brian part demain à l'aube, et qu'il va vers l'ouest avec son dragon. Tu peux toujours courir, chérie, pour que je vole de nouveau sur un satané dragon dans cette vie.

Cette dernière remarque lui arracha un sourire.

— Je pourrais te préparer une potion relaxante...

— En voilà une idée, répondit-il en levant au ciel ses grands yeux marron. Je vais me shooter avant de faire un tour de dragon. Sans façon, vraiment.

— Que dirais-tu de voyager à cheval ? Keegan envoie Brian et un groupe de cavaliers à l'ouest. Tu aimes monter. Tu montes même mieux que moi, ce qui n'est d'ailleurs pas pour me ravir. Ce serait un souci en moins, Marco. Je te jure que c'est la vérité.

— Laisse-moi voir ce visage. Mince, c'est la vérité. Je n'aime pas te laisser, soupira-t-il.

— Je sais. Ce que je te demande de faire est difficile. Mais j'ai Keegan et mon chien féroce.

Boulet bondit sur le pont et s'ébroua, les éclaboussant copieusement. La joie pouvait se lire dans les yeux de l'animal. Mais elle se souvenait de la façon dont il s'était engagé dans la bataille, son museau couvert de sang et une lueur guerrière dans son regard vif.

— Et puis, ajouta-t-elle, il se trouve que je ne me débrouille pas trop mal, niveau magye.

— « Pas trop mal », c'est un euphémisme. Je vais t'obéir, mais tu dois me promettre que tu enverras un message. Chaque jour, Breen, sinon, ce sera un motif de rupture. Tu n'as qu'à envoyer... tu sais, un faucon, ou je ne sais quoi.

— Je suis passée à la boutique de Ninia Colconnan hier et je t'ai pris un miroir à double vue, dit-elle en fourrant ses mains dans sa masse de cheveux roux et bouclés.

— Qu'est-ce que c'est que ça, encore ?

— C'est un système pour communiquer à distance. En plus, c'est un bel objet. Tu n'as qu'à voir ça comme une espèce d'appel vidéo par Zoom. Je te montrerai comment ça fonctionne. Ça m'enlève un poids, sérieusement. Et puis Sally et Derrick n'ont aucun moyen de nous joindre. Ils risquent de s'inquiéter.

C'était un bon levier, avait-elle calculé, d'utiliser Sally, leur mère de cœur à tous les deux, pour convaincre Marco.

— Ouais, dit-il en glissant les mains dans les poches. Ouais, j'y ai pensé.

— Tu peux donc éviter ça, faire un petit FaceTime avec Philadelphie à ton retour. Et... (Elle enfonça un doigt dans le ventre de Marco.) ... te remettre un peu au boulot, pour moi.

Elle s'accroupit, passa ses mains sur Boulet pour le sécher et regonfler ses boucles aux reflets violets.

— Et toi ? Tu ne dois pas avoir beaucoup de temps pour écrire.

— Un peu quand même. (Elle tira doucement sur la barbichette de Boulet avant de se lever.) Je n'arrive pas à travailler sur la prochaine aventure de Boulet, impossible d'écrire sur le bonheur pour le moment. Mais je figrole la deuxième version du roman pour adulte. J'ai plus de recul sur les scènes de combat, maintenant.

— Ah, Breen.

Elle s'appuya sur lui. Elle pouvait toujours s'appuyer sur lui.

— C'est bon, Marco. On en a déjà parlé. On a combattu et tué des créatures maléfiques. (Elle le regarda. Ses yeux gris étaient durs, ses épaules droites.) Le moment venu, je

recommencerais. Autant de fois qu'il le faut. Jusqu'à ce que ce soit terminé.

Puis elle s'adoucit et lui prit les mains.

— Viens, je vais t'aider à préparer tes affaires et te donner un cours de miroir à double vue.

Elle le regarda partir dans la brume de l'aube. Son Marco, le citadin de souche, était juché en selle comme s'il était né ainsi. La sémillante jument remuait, et provoqua le rire de Marco lorsqu'il la lança au trot à la suite des guerriers, en direction de l'ouest.

Au-dessus de leurs têtes, un trio de dragons, rayonnants comme des bijoux dans la lueur de l'aube, filaient dans le ciel gris de novembre avec leurs cavaliers. Deux fées battaient des ailes dans leur sillage.

La guerre et le sang reviendraient par la faute d'Odran, le dieu déchu. Son grand-père.

Mais Marco serait à l'abri, songea-t-elle, autant qu'il était possible de l'être sur une terre menacée par un dieu décidé à déclarer la guerre.

Et lui, le meilleur des êtres humains à avoir vu le jour, serait en compagnie de l'homme qu'il aimait. Pour l'instant, c'était tout ce qu'elle pouvait espérer.

À côté d'elle, Keegan regardait ceux qu'il avait envoyés à l'ouest se faufiler dans la brume.

— Tout ira bien pour lui, dit-il. Tu as eu raison de le pousser à partir.

— Je sais. Et je sais qu'il apportera du réconfort dans la vallée. C'est important.

— Ouais, c'est important. Tu en apporterais aussi. Je te veux ici pour... certaines raisons, mais je sais que tu serais utile là-bas, et que tu trouverais toi-même du réconfort.

— Je ne suis pas prête pour le réconfort.

Elle l'observa, cet homme, ce sorcier, ce combattant qu'elle en était venue à aimer, à désirer, et dont elle avait besoin presque davantage qu'elle ne pouvait le supporter. Fort, puissamment bâti, avec ses cheveux noirs et sa tresse de guerrier

en désordre. Dans le vert profond de ses yeux, elle discernait à la fois la fatigue et la colère.

— Pas plus que toi.

— Oh non, je ne suis pas prêt, mais alors pas du tout.

— Pourtant, avec Odran qui est de nouveau repoussé, il n'y a personne à combattre pour l'instant.

Il darda sur elle un long regard froid.

— Souhaiter la guerre, c'est souhaiter la mort. Ce n'est pas notre façon de faire.

— Ce n'est pas ce que je dis, Keegan. Tu prépares la guerre parce que Talamh et tous les mondes ont besoin de protection et de défense. C'est toi qui me l'as appris, à la dure, en me bottant le cul un nombre incalculable de fois à l'entraînement.

Il haussa les épaules et jeta un coup d'œil vers l'un des terrains d'exercice.

— Tu n'es plus aussi facile à envoyer au tapis, maintenant.

— Tu retiens tes coups. Je déteste l'admettre, mais tu l'as toujours fait. Et je ne deviendrai jamais une brillante épéiste ni un Robin des Bois avec un arc.

— C'est une belle histoire. Celle de Robin des Bois. Mais tu as raison.

— Là au moins, tu ne te retiens pas.

Il sourit et enroula l'une des mèches de Breen autour de son doigt.

— Pourquoi mentir quand la vérité est évidente ? Tu t'es beaucoup améliorée.

— Ce qui ne veut pas dire grand-chose.

— Tu es meilleure que tu ne l'étais après avoir été meilleure que tu ne l'étais. Et ta magye est... impressionnante. Ce sera toujours ton arme la plus efficace. Sans parler de ça.

Il leva la main pour passer son doigt sur son tatouage.

— *Misneach*. Le courage. Et le tien est aussi solide que ta magye.

— Pas toujours.

— Quand il le faut, en tout cas. Tu as renvoyé Marco, tu t'es privée de son réconfort au bénéfice de celui des autres.

C'est du courage. Tu l'aurais accompagné, mais tu restes parce que j'ai besoin que tu restes.

— Pour certaines raisons.

— Pour certaines raisons.

Bâillant pour se réveiller, les jeunes se rassemblèrent sur le terrain d'entraînement, certains pourvus d'ailes, d'autres d'une vitesse elfique.

Ce n'était pas un jour d'école, réalisa-t-elle, alors que Talamh défendait l'intérêt de l'éducation. Elle baissa les yeux sur Boulet et son regard implorant.

— Va.

Il détaïa en poussant des aboiements de joie.

— Tu ne me demandes pas quelles sont ces raisons.

— Tu estimes que je suis plus en sécurité ici, avec toi.

Shana a essayé de me tuer, deux fois, et à présent, elle est à lui. Elle est à Odran.

— Tous les portails sont gardés. Elle ne peut pas les franchir. Elle ne peut pas te faire de mal.

— Elle ne me tuera pas.

Il plissa les yeux.

— Tu as eu une vision ?

Elle secoua la tête.

— Je sais que je ne lui donnerai pas cette satisfaction. Et puis, il y a Yseult. Elle a essayé de m'avoir deux fois, pas pour me tuer, parce qu'elle n'est pas aussi folle que Shana, mais pour me ramener de force à Odran. La première fois, elle aurait réussi sans ton intervention. La deuxième fois, ça s'est passé juste là.

Elle se tourna et indiqua un endroit du doigt.

— Je l'ai affrontée. Mais j'ai laissé mes émotions, ma colère, mon besoin de la blesser et de la punir avoir raison de moi plutôt que de la neutraliser. Je ne commettrai plus cette erreur.

— Tu es devenue féroce, *mo bandia*.

Féroce ? Elle n'en savait trop rien. Mais terriblement déterminée, oui.

— Je me suis crue ordinaire – et même encore moins que ça – pendant très longtemps. Je sais maintenant ce que je suis, ce que je possède, et je vais m’en servir. En te faisant du souci pour moi, tu te laisses distraire de tes devoirs. Il faut que tu arrêtes.

Comme elle, Keegan observait les enfants s’aligner pour commencer l’entraînement. *Ils sont si jeunes*, songea-t-il avec un mélange de fierté et de regret. Puis, en posant la main sur la garde de son épée, il se souvint qu’il était passé par là, lui aussi.

— Tu penses que la seule raison pour laquelle je veux que tu restes, c’est parce que je m’inquiète pour toi ?

— C’est l’un des facteurs. Mais je suis aussi utile, ici, et tu le sais.

— Oui, tu l’as dit. Tu as aidé à guérir des blessés et à prodiguer du réconfort, et tu continues en rendant visite aux personnes en deuil. Et tu encaisses un peu trop. Ça se voit.

— Merci beaucoup. Je vais me mettre à utiliser des sortilèges de maquillage.

— Tu es très belle.

La désinvolture avec laquelle il prononçait ces mots, comme si c’était aussi simple que ça, la fit frissonner.

— Même quand tu es fatiguée, reprit-il, et trop pâle, et que je peux voir la peine qui t’assaille.

— Tu fais la même chose. Certes, tu es le *taoiseach*, certes, c’est ton devoir, mais c’est plus que ça. Toi aussi tu as de la peine, Keegan.

— Ne me l’enlève pas. (Il intercepta la main qu’elle tâchait de poser sur son cœur.) Pas même un soupçon. J’en ai besoin, tout comme j’ai besoin de la colère, tout comme j’ai besoin de sang-froid. Je sais que tu as apporté ton aide avec les morts, et ce n’est pas ce que je souhaitais pour toi.

— C’est mon peuple aussi. Je suis autant talamhéeenne qu’américaine. Probablement plus, quand on y pense.

— Malgré tout, ce n’est pas ce que je souhaitais. Tu as renvoyé Marco et je ne suis pas en mesure de te procurer, pour l’instant, le même genre de compagnie ici, dans un

endroit qui n'est pas chez toi, comme l'Irlande ou la vallée. Je n'ai guère eu de temps avec toi en dehors du sexe et du sommeil – et plus de sommeil que de sexe, je le crains. Et nous n'avons pas eu la moindre conversation en tête à tête depuis la bataille.

— Tu es le *taoiseach*, et tu as des réunions du Conseil. Des Jugements. Je sais que tu as parlé à tous les blessés, à tous ceux qui ont perdu quelqu'un. Je le sais parce qu'ils me l'ont dit. Il y a des réparations à effectuer, et des entraînements, et je ne peux même pas imaginer quoi d'autre encore. Tu crois vraiment que je m'attends à ce que tu batifoles avec moi alors que tu as tant d'autres choses à faire et à penser ?

Il lui jeta son fameux regard intense. Puis il détourna de nouveau les yeux vers les terrains d'entraînement et le village.

— Non, tu n'attends pas ça de moi, et c'est peut-être pour ça que j'aimerais pouvoir le faire. Tu es toujours un mystère pour moi, Breen Siobhan. Et tout ce que je ressens en moi, pour toi, est un autre mystère. Ça ne me plaît pas toujours.

Cela lui arracha un sourire.

— C'est pourtant souvent très clair.

— J'ai besoin de toi ici, pour toutes les raisons que tu as énumérées toi-même, mais aussi pour des raisons égoïstes. Je ne suis pas obligé d'aimer ça non plus, mais... Je t'explique du mieux que je peux.

Elle fut profondément touchée qu'il se donne la peine d'essayer.

— Tu t'améliores. Sur les explications. Tu ne seras jamais brillant, mais je pense qu'avec de la pratique, tu pourrais devenir assez compétent.

Un sourire étira les coins de sa bouche.

— Toujours la langue bien pendue...

— N'est-ce pas ? J'aime qu'on ait besoin de moi. (Elle passa ses doigts sur sa tresse de guerrier.) Je suis restée si longtemps sans être utile à personne, à part Marco, Sally et Derrick. Mais eux, c'est différent. Alors pour l'instant,

le sommeil et le sexe, si c'est tout ce qu'on arrive à caser, ça me suffit.

— Je n'ai pas grand-chose d'autre à t'offrir dans l'immédiat. Fichue réunion du Conseil.

— Pas grave. Je suis bientôt attendue sur le terrain d'entraînement, de toute façon. Fichu tir à l'arc.

— On m'a dit que tu n'étais plus aussi maladroite qu'avant.

— La ferme. Allez, va gouverner le monde.

Il la hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa, encore et encore, jusqu'à ce que la brume se dissipe et que le soleil perce à travers.

— Garde Boulet avec toi, tu veux ? Et si tu vas au village ou rendre visite à quelqu'un, fais-toi accompagner – par Kiara, ou Brigid, ou qui tu veux.

— Arrête de t'inquiéter.

— Je m'inquiéteraï moins si tu suivais mes conseils.

— D'accord. Alors ne te tourmente plus. Je vais aller chercher mon arc pour devenir moins maladroite. Je pense aussi que je vais passer un meilleur moment que toi.

— Aucun doute là-dessus. Garde le chien avec toi, répéta-t-il, avant de repartir en direction du pont qui menait au château, où la bannière flottait à mi-hauteur.

Jour après jour, elle s'occupa à aider aux réparations – à la fois magyques et pratiques – et elle passa autant de temps que possible avec la famille de Phelin – qui était aussi la sienne, songeait-elle à mesure que les souvenirs de ses trois premières années lui revenaient en mémoire. Les bras forts de Flynn qui la projetaient en l'air pour la faire rire, les biscuits de Sinead, les courses dans les champs avec Morena, les aventures que Seamus et Phelin complotaient sans cesse.

Elle se sentait autant chez elle avec eux que dans la ferme où elle était née.

Mais ce fut Flynn, guerrier, membre du Conseil et père, qui finit par rompre la corde qu'elle avait maintenue étroitement serrée autour de son deuil.

Après s'être accordé deux heures à l'aube pour travailler sur son livre – en espérant pouvoir s'en accorder deux autres dans la soirée –, elle emmena Boulet se promener. Elle avait envie de grand air et de calme.

Rien qu'un petit moment, un moment volé, comme elle voyait ça, pour ne rien faire. Puis elle travaillerait sur des potions et des sorts avec Rowan – membre du Conseil et des Sages – ainsi qu'avec quelques jeunes sorcières. Ils continueraient à reconstituer les provisions consommées au lendemain de la bataille.

La magye ne consistait pas à donner des coups de baguette magique : c'était un ensemble d'efforts, de compétences, de pratique et de volonté.

Elle effectuerait quelques travaux de jardinage pour aider à remettre en état les cultures détruites pendant la bataille. Elle espérait convaincre Sinead et Noreen de travailler avec elle pour les faire profiter du bon air et du soleil ne serait-ce que pendant une heure.

Ensuite viendrait le terrain d'entraînement, la partie de la journée qu'elle aimait le moins. L'épée et le corps à corps constitueraient sa torture du jour. Elle redoutait déjà les hématomes.

Elle était étonnée de voir à quel point ses journées ici étaient remplies, et comme elles s'enchaînaient sans répit. Elle avait beau trouver fascinant le château, exaltants les rouleaux déchaînés de la mer, son joli cottage de l'autre monde lui manquait, ainsi que la ferme à l'ouest de Talamh, ses amis et sa grand-mère. Et puis, elle pouvait l'admettre en secret, la routine satisfaisante qu'elle avait développée depuis son départ de Philadelphie, tant de mois auparavant, lui manquait aussi.

Mais pour l'instant, on avait besoin d'elle ici, à la Capitale, où le simple fait de la voir effectuer les tâches quotidiennes donnait de l'espoir aux habitants après les pertes qu'ils avaient subies.

Elle laissa Boulet jouer dans l'eau sous le pont. Mais elle savait que même si cela le rendait heureux, leur baie lui

manquait, ainsi que les promenades dans les champs avec les garçons d'Aisling, et les jeux avec Mab, le chien-loup qui les surveillait.

Lorsqu'il ressortit pour s'ébrouer, elle le sécha d'une simple caresse. Le vent de novembre était devenu frisquet et charriait l'odeur de la mer et de la terre retournée. Elle aperçut quelques personnes dans les jardins sur les collines et les champs en pente, occupées à ramener les cultures d'hiver à la vie.

Elle avait œuvré avec certains des Sages pour ressusciter le sol calciné et ensanglanté, et elle pouvait à présent voir le fruit de leur travail dans les citrouilles orange, les courges jaunes et les choux verts.

Les fleurs et les herbes poussaient de nouveau. Elle distingua le chaume frais sur les toits des maisons, des enfants qui jouaient dans les arrière-cours, des étals et des boutiques de nouveau fréquentées au village, la fumée qui s'échappait des cheminées.

La vie et la lumière, songea-t-elle, étaient des éléments têtus. Elles se devaient de s'épanouir et de briller malgré l'obscurité. Elles ne s'éteindraient pas aussi facilement qu'une bougie que l'on souffle, mais continueraient de flamber coûte que coûte.

Elle avait joué un rôle dans tout ça, et elle ferait ce qu'il faudrait pour alimenter ce feu.

Boulet, qui gambadait devant elle, se faufila sous les branches d'un saule. Elle le suivit et trouva Flynn assis sur un banc de pierre, la tête de Boulet posée sur son genou.

La peine de l'homme faisait tellement écho à celle qu'elle ressentait qu'elle n'avait pas besoin de la voir de ses yeux.

Il lui sourit malgré tout en tapotant la crête bouclée de Boulet.

— Voilà un chien sacrément heureux.

— Je n'aurais pas dit mieux.

— Et il sera bientôt célèbre dans les chansons et les récits.

On voit tout d'ici. Le village et son activité, les champs et les collines, l'ombre des montagnes, et si on tend l'oreille,

on entend le roulement de la mer. Ta mamie a fait placer ce banc ici avant ma naissance. Je m'y suis souvent assis avec ton père, pour réfléchir et être au calme.

Elle s'approcha de lui tandis que, du doigt, il lui désignait une maison au toit recouvert de chaume.

— Dans ce cottage, là, vivait une fille pour qui j'avais un énorme béguin dans ma folle jeunesse. C'était avant de connaître Sinead, bien sûr, car elle a ensuite mis sur mon cœur un cadenas impossible à briser. Mais ce désir était bien réel le temps qu'il a duré, et les souvenirs que j'en ai sont doux et inoffensifs.

— Où est-elle à présent ?

— Elle a épousé un fermier et ils ont eu trois enfants, ou quatre, je ne sais plus. Ils vivent à la campagne et viennent ici pour faire du troc et du commerce. Viens t'asseoir un moment. J'ai envie de prendre encore un peu l'air.

Elle hésita, mais son intuition lui dicta qu'il avait surtout besoin de compagnie. Lorsqu'il posa la main sur la sienne après qu'elle se fut assise à côté de lui, elle comprit qu'elle avait vu juste.

— Quand ton père et moi étions enfants, dans la vallée, je rêvais de la Capitale, de toute cette agitation. Je n'étais pas un fermier, pas comme Eian ou mon propre père. Je n'avais pas l'habileté de mon père pour la construction. Il y avait la musique, bien sûr. Ah, ça, c'est quelque chose qui m'a lié étroitement à Eian. Comme j'aimais les moments qu'on passait dans les pubs à jouer, ici et de l'autre côté... Eian, Kavan, Brian, ils ont toujours été des frères pour moi. Mais la vérité, c'est que j'aspirais à la vie de guerrier. Élever notre famille dans la vallée avec Sinead, c'était précieux, une période heureuse et paisible. Pendant un temps.

Il se tourna vers elle.

— Ta mère l'a rendu heureux, ton père. Il faut que tu le saches.

— Je le sais.

*Pendant un temps, songea Breen.*

— Mais toi, petit lapin roux, tu étais les battements de son cœur, la lumière de son âme. Quand Odran t'a enfermée... Un homme plus faible aurait perdu la tête, et laissé la peur et la folie le gouverner. Eian n'était pas un homme faible, alors il a verrouillé son cœur et s'est servi de son esprit, de son pouvoir, de sa force. Tout comme toi, alors que tu étais à peine plus qu'un bébé. Tout comme toi, murmura Flynn.

— Ta mère m'a ramenée à la maison, et Sinead m'a bercée et chanté des chansons. Je me souviens avec tellement de clarté du sentiment de sécurité qu'elles m'ont apporté après la peur que j'avais connue. Quand je suis revenue, mamie m'a aidée à voir, dans le feu, comment mon père s'était battu cette nuit-là, et comment elle s'était battue. Et... toi, avec tes grandes ailes et ton épée. Tu t'es battu pour moi, pour lui, pour Talamh.

— C'était une nuit terrible et brutale, mais j'aspirais à devenir un guerrier, et j'étais prêt à mourir pour toi, pour lui, et pour Talamh. Un choix que j'ai fait. Mais j'ai survécu. On a perdu Kavan cette nuit-là.

— Je sais.

— C'était un frère pour moi. Puis Brian est tombé, ainsi qu'Eian. La mort de mes frères m'a amputé d'un morceau de moi-même, comme elle sait si bien le faire. Mais j'ai survécu, j'ai vécu une vie de guerrier, de mari, de père – et de grand-père également – car on trouve toujours un moyen de vivre sans les morceaux que la mort nous a enlevés. On honore leur disparition en vivant, en résistant, en agissant.

— Je sais que c'est ce que tu fais.

Ils tournèrent la tête. Un lapin, aussi gris que ses yeux, traversa un champ en bondissant vers une rangée de choux à grignoter.

— Je n'avais jamais perdu de proche auparavant. Je pensais seulement que mon père m'avait abandonnée.

— Il n'aurait jamais fait ça. Jamais.

— Je le sais à présent, tout comme je sais que vous honorez la mort des êtres que vous aimez en vivant, en résistant, en agissant.

— Je siège au Conseil et je fais ce que je peux pour être sage et juste. Je combats ce qui se dresse contre nous. Aujourd'hui, Breen, je soutiens ma femme, la femme de mon fils, son frère, sa sœur, mes propres parents. Ces bras doivent être forts pour eux car ces morceaux sont perdus en eux. Mais mon garçon, mon enfant que j'ai tenu dans mes mains pendant qu'il prenait son premier souffle est parti. Et le sien qui est à naître ne connaîtra jamais son père. Sa femme ne sentira plus jamais ses bras autour d'elle. Sa mère n'entendra plus jamais sa voix et ne verra plus jamais son visage. Ces morceaux ont disparu, et je ne sais pas comment vivre sans eux.

Aucune réponse ne vint à Breen. Elle passa simplement ses bras autour de lui. Elle ne pouvait faire disparaître sa peine. Aucun pouvoir ne le pouvait. Mais elle laissa la douleur écrasante s'infiltrer en elle pour, au moins, la partager.

— Tu es un guerrier, dit-elle enfin. Un mari, un père, un grand-père. Tu feras face. Tous les morceaux que la mort t'a enlevés, la lumière des disparus les comble. La lumière de Phelin vit en toi et y restera pour toujours.

Les larmes lui montaient aux yeux, mais elle les refoula.

— Je sens sa lumière en toi. Et celle de mon père. (Elle s'écarta juste assez pour poser la main sur son cœur et, plongeant ses yeux dans les siens, elle lui transmet ce qu'elle ressentait.) Elle brille tellement... Même la mort ne peut pas l'estomper.

Flynn posa la tête sur son épaule et poussa un soupir.

— Il serait tellement fier de toi.

— Sa lumière vit en moi aussi.

Flynn redressa la tête et lui caressa les cheveux.

— Je le vois en toi, et c'est un réconfort. *Tu* es un grand réconfort pour moi. Je remercie les forces qui m'ont placé à cet endroit à ce moment, et toi avec moi. Petit lapin roux, murmura-t-il avant de déposer un baiser sur son front et de la laisser seule sous le saule.

Elle eut envie de trembler, de s'écrouler sous le poids de ce chagrin partagé.

Pas ici, songea-t-elle, pas là où quelqu'un risquait de la surprendre. Elle se dégagea des feuillages et appela son dragon.

Oh oui, mon Dieu, elle avait besoin d'air, de distance, de libération.

Lorsque Lonrach se posa, elle grimpa sur son dos rouge à pointes d'or.

— Pas cette fois, dit-elle à Boulet avant qu'il puisse grimper à sa suite. Pas cette fois.

Elle propulsa Lonrach dans le ciel. Haut et vite, pour que l'air file autour d'elle et fasse voler ses cheveux et sa cape. Plus ils montaient et traversaient les nuages et l'humidité dont ils étaient chargés, plus le vent se faisait mordant. Lorsque Talamh, déployée sous elle, prit dans le lointain la taille d'un jouet pour enfant, elle poussa un hurlement.

Elle hurla la rage si étroitement liée à sa peine. Elle sentit l'air trembler sous sa force, le tonnerre gronder avec lui, les éclairs crépiter. Elle n'en avait cure.

Ce chagrin était le sien, pour chaque goutte de sang versé, chaque larme, chaque perte. L'obscurité et la lumière, les deux faces de sa rage, s'affrontèrent dans le ciel, où les nuages explosèrent et déversèrent leurs pleurs. Elle leva les bras, les poings serrés, et accueillit l'orage.

— Je vais te damner ! s'écria-t-elle. Je jure par tous les dieux, pour mon père, pour Phelin et tous les autres, je vais te mettre à mort.

Elle fit descendre Lonrach à l'endroit où elle n'avait pas eu la force de se rendre depuis ce jour sanglant.

Lorsqu'il atterrit dans la forêt, au milieu des arbres fouettés par le vent, sous l'eau qui martelait le sol, elle sauta à terre pour faire face à l'arbre aux serpents. C'était son sang qui avait ouvert ce portail permettant à l'enfer de déferler à Talamh. Et c'était son sang, ainsi que celui de sa grand-mère Tarryn, qui avait permis de le refermer.

Elle puisa dans ses pouvoirs, leva le visage vers l'orage et fusionna avec lui. Puis elle se tint droite, comme enflammée par la fureur.

— Entends-moi, Odran le Damné. Entends-moi et tremble. Je suis Breen Siobhan O'Ceallaigh. Je suis la fille des Fey, des dieux, des hommes. Je suis l'ombre et la lumière, la joie et le désespoir, la paix et la destruction. Je suis la clé, la passerelle, la réponse. Et de tout mon être, je t'achèverai. Ton sang bouillira dans tes veines, ta chair brûlera et tous les mondes entendront tes hurlements de peur et de douleur. Entends-moi, Odran, tout comme les dieux qui t'ont autrefois chassé, je te réduirai en un tas de cendres dont même l'enfer ne voudra pas. Et tu ne seras plus rien. C'est le vœu que je fais. C'est ma destinée.

Debout, la lumière tourbillonnant dans les paumes de ses mains tendues, ses yeux étaient aussi sombres et féroces que l'orage qui se déchainait.

— Breen. Recule.

Sa tête fouetta l'air, et son pouvoir avec elle. Keegan dut tendre les deux mains pour bloquer son flux de pouvoir et rester debout.

— Recule, répéta-t-il. Veux-tu risquer de rouvrir l'arbre avec cette fureur ?

— Il ne s'ouvrira pas. Mais lui m'entend.

— Maintenant que tu as dit ce que tu avais à dire, recule.

Parce qu'elle se tenait beaucoup trop près, avec le pouvoir qui déferlait de son corps, il s'approcha d'elle.

Une secousse l'ébranla quand il lui saisit le bras, mais il la tira à l'écart.

Boulet gémit lorsqu'elle plongea un regard féroce dans celui de Keegan.

— Est-ce que tu penses vraiment pouvoir m'arrêter ?

— S'il le faut. (Il se glissa entre elle et le portail, et la vit se calmer un peu.) Il faut que tu laisses tomber maintenant.

— Pardon ? Laisser tomber quoi ?

— Tu as amené l'orage, maintenant laisse tomber.

— Oh mon Dieu. Je suis désolée. Je suis vraiment désolée.

Le vent s'arrêta ; la pluie aussi. Le pouvoir qui zébrait l'air s'estompa.

— Tu n'avais rien à faire ici toute seule, commença-t-il, mais elle se roula en boule et se mit à pleurer.

La rage partie, il ne lui restait que des larmes à verser.

Keegan s'accroupit tandis que Boulet accourait.

— C'est bon, maintenant.

Il lui caressa les cheveux et passa la main dans son dos pour la réchauffer. Puis il la prit dans ses bras en cherchant ses mots, mais il répéta seulement :

— C'est bon, maintenant.

— Je suis désolée.

— Tu l'as déjà dit. C'est fait, c'est terminé. Pleure si tu veux, jusqu'à ce que ça aussi ce soit fait et terminé.

— J'ai passé un moment avec Flynn, et il... Je ne pouvais plus me contenir. Je ne pouvais plus le garder en moi. J'avais besoin de...

— Hurler sur les dieux.

Lorsqu'elle releva la tête, il pencha la sienne.

— Je suppose qu'ils t'ont entendue jusqu'à l'Extrême-Ouest.

— Oh, quelle idiote, quelle idiote. (Elle se prit le visage entre les mains.) Je n'aurais pas dû... J'ai effrayé tout le monde alors que...

— Effrayé ? Femme, nous sommes des Talamhéens, et non des espèces de mauviettes qui tremblent quand l'une des nôtres déverse son pouvoir. Et puis, un pouvoir tel que celui que tu as libéré a de quoi susciter l'espoir. Mais l'orage était peut-être un peu exagéré : maintenant les gens vont courir derrière les vêtements qui se sont envolés des cordes à linge...

— Je...

— Ne le répète pas encore une fois, par tous les dieux, c'est lassant. Tu m'as promis que tu ne viendrais pas ici toute seule.

— Je n'en avais pas l'intention. Ce n'était pas prévu, je veux dire. Je crois que j'ai un peu perdu la tête pendant une minute.

— Une heure entière, tu veux dire ! J'ai mis un peu de temps à te trouver, et j'en aurais mis encore plus sans lui.

(Il donna une vigoureuse caresse à Boulet.) Il est venu me chercher. Je m'apprêtais à partir à ta recherche avant que les cieux s'ouvrent en deux. J'imagine que tu es épuisée maintenant, après toute l'énergie que tu as dépensée et les quelques litres de larmes que tu as versés. On peut partir demain matin plutôt que cet après-midi.

— Partir ? Où ça ?

— Dans la vallée.

Il se leva et lui tendit la main pour l'aider.

— Non. Keegan. (Elle se redressa promptement.) J'avais besoin de me purger, de me défouler, ou seulement... (Elle jeta un regard au portail.) J'avais besoin qu'il sache. Mais tu ne peux pas simplement me renvoyer parce que j'ai eu... une crise.

— Une crise, hein ? C'est la première fois que je vois des moutons voler.

— Oh mon Dieu.

— Ils sont indemnes. Et ne t'inquiète pas, je ne vais pas te renvoyer. Simplement, j'ai accordé à la Capitale le temps dont elle avait besoin. Pour l'instant. Alors tu vas m'accompagner parce que j'en ai besoin, et je sais très bien que toi aussi.

— Oui. Oui, j'en ai besoin. On peut y aller maintenant ?

— On peut. Quand on se sera un peu nettoyés, tu pourras faire tes adieux et rassembler ce que tu veux emporter. Et je ne t'en voudrais pas si tu annonçais la nouvelle à Marco par le biais du miroir pour qu'il nous prépare un repas. Ses boulettes de viande seraient les bienvenues ce soir.

— D'accord. Laisse-moi lancer un sortilège de maquillage, pour qu'on ne voie pas que j'ai pleuré.

— Non. Ils ont entendu ta peine, laisse-les la voir. Laisse-les te voir. Et laisse-moi te dire qu'Odran n'a pas l'ombre d'une chance contre la femme que j'ai vue ici, qui brûlait comme un millier de torches. Pas l'ombre d'une chance. Allez, viens, maintenant. La nuit tombe.